

La littérature turque contemporaine

Politique et censure

par Timour Muhidine

Enseignant à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), Paris.

Quelques livres de référence :

Histoire/histoire littéraire :

Bonzon, Arianne, *Turquie. L'Heure de vérité*, Empreinte/Temps présent : 2019. Bozarslan, Hamit, *Histoire de la Turquie. De l'empire à nos jours*, Taillandier : 2013. Georgeon, François, *Le Mois le plus long : Ramadan à Istanbul*, CNRS Editions : 2017. Insel, Ahmet, *La nouvelle Turquie d'Erdogan*, La Découverte : 2015.

Karagöz. Trois pièces du théâtre d'ombres turc, Sindbad/Actes Sud : 2015.

Muhidine, Timour, *L'Autre Turquie (Reportages littéraires)*, Galaade : 2015. *Istanbul, rive gauche*, CNRS Editions : 2019.

Pérouse, Jean-François, *Istanbul planète : la ville-monde du XXI^e siècle*, La Découverte : 2017.

Perrier, Guillaume, *La Turquie et le Fantôme arménien*, Actes Sud : 2013. *Dans la tête de Recep Tayyip Erdogan*, Solin/Actes Sud : 2018.

Littérature du milieu XX^e :

Poésie : Nâzım Hikmet, *Il neige dans la nuit et autres poèmes*, Gallimard : 1999. *Lettres à Taranta-Babu*, Emmanuelle Collas : 2019.

Orhan Veli, *Va jusqu'où tu pourras (Poèmes complets)*, Bleu autour : 2017. *Et le papillon chanta. Orhan Veli, les Haikai de Kikakou et la genèse du haïku turc*, Editions Pétra : 2019.

Prose : A.H. Tanpinar, *L'Institut de remise à l'heure des montres et des pendules*, Actes Sud : 2007.

Sait Faik, *Le Samovar*, Bleu autour : 2011. *Un homme inutile*, Bleu autour : 2007.

Sabahattin Ali, *Yousouf de Kuyucak*, Le Serpent à plumes : 2003. *Le Diable qui est en nous, Le Serpent à plumes : 2008. La Madonne au manteau de fourrure, Le Serpent à plumes : 2007.*

Yachar Kemal, *Memet le mince*, Gallimard : 1961. *Pêcheurs d'éponge et autres reportages*, Bleu autour : 2011.

Roman moderne (depuis 1990)

Altan, Ahmet, Je ne reverrai pas le jour, Actes Sud, 2019.

Baydar, Oya, *Parole perdue*, Phébus : 2010. *Dialogues sous les remparts*, Phébus : 2018.

Erbil, Leylâ, *Jour d'obscurité*, Actes Sud : 2012. *Une drôle de femme*, Belleville Editions : 2018.

Erdoğan, Ash, La Ville dont la cape est rouge, Actes Sud : 2003. Les Oiseaux de bois, Actes Sud : 2009. L'homme coquillage, Actes Sud : 2018.

Geçgin, Ayhan, *La Longue marche*, Actes Sud : 2019.

Gürsel, Nedim, *Le dernier tramway*, Editions du Seuil : 1991. *Au pays des poissons captifs*, Bleu autour : 2004. *La Turquie, une idée neuve en Europe*, Empreinte temps présent, 2009

Kaygusuz, Sema, *La Chute des prières*, Actes Sud : 2009.

Pamuk, Orhan, Le Livre noir, Gallimard : 1996. Le Musée de l'innocence, Gallimard : 2011.

Yücel, Tahsin, Vatandas, Le Rocher : 2004. La Moustache, Actes Sud : 2009. Gratte-ciel, Actes Sud : 2013.

Revue :

Siècle 21 n° 33, « Littératures de résistance en Turquie » (2018)

Anatoli N° 7, « Istanbul, capitale régionale et ville-monde », CNRS Editions (2016).

Rappels :

2013 : Gezi Park

Au cœur de l'univers stambouliote, les héros de Hakan Günday ou de Murat Uyurkulak (tous deux nés en 1972), violents, rageurs et souvent délinquants, ne sont guère susceptibles de se mobiliser pour protester contre la destruction d'un parc, comme ce fut le cas au centre d'Istanbul, où, du 28 mai au 16 juin 2013, les combats de rue et la répression ont fait six morts, plus de huit mille blessés et deux cent cinquante-cinq mis en examen. Dans la nouvelle « Nid d'oiseau », le Taksim d'Uyurkulak est celui des transsexuels et de leur imagination poétique : « La place Taksim, à Istanbul, c'est la vie. C'est l'orque joyeuse, affligée de la Turquie. L'eau jaillit de sa bouche, le sang de son dos, le

raki de ses fesses. » (*Cette nouvelle figure dans l'anthologie *Ecrivains de Turquie. Sur les rives du soleil*, Galaade, Paris, 2013.)

A travers un processus qui rappelle – toutes proportions gardées – la frustration accumulée par la jeunesse française des années 1960, c'est la figure du père qui semble radicalement contestée. Près de 50 % des électeurs avaient voté pour la formation de M. Erdogan, le Parti de la justice et du développement (AKP), aux élections législatives de juin 2011. En juillet 2013, 51 % des Turcs interrogés par un institut de sondage considéraient que la police avait « fait ce qui s'imposait » pendant les événements de Gezi.

Mais pour la moitié de l'électorat, l'ordre qu'incarne le premier ministre n'est pas incontesté. L'afflux de publications sur l'anarchisme et ses ramifications récentes, sur les techniques d'occupation et d'agitation propres aux années 1990 et 2000, est à cet égard éloquent. Sur les tables des librairies, depuis au moins un an maintenant, la présence des œuvres de Max Stirner et de Mikhaïl Bakounine ou de livres analysant les mouvements libertaires et la Commune de Paris ne peut manquer de suggérer une aspiration violente au changement. Le numéro de mars 2013 de la revue *Sabıfikir* (« Idée fixe ») s'ouvre sur l'image d'un jeune insurgé tout de noir vêtu, qui, le bas du visage dissimulé par un foulard, s'apprête à jeter un livre d'où s'échappent des flammes. Avant-goût des manifestations qui surviendront bientôt ? A l'intérieur, un dossier de dix pages recense les ouvrages majeurs mis en quelques mois à la disposition du public (parfois directement en ligne) parmi une production étonnamment riche : *The Third Revolution*, de Murray Bookchin, Pour une anthropologie anarchiste, de David Graeber, et la première étude d'ensemble sur l'« anarchisme en Turquie » (2013), de Barış Seydan. Une question affleure : quelle place pour l'individu dans une société bouleversée par les changements sociopolitiques de la dernière décennie, et par la promesse de meilleures conditions d'existence qui ne concernent concrètement qu'une fraction de la population ?

Les tweets, les graffitis et la musique ont été les moyens d'expression privilégiés de ces jours de révolte. Les chansons et les gags des chapullers – M. Erdoğan ayant traité les manifestants de *çapulcu*, ce qui signifie « pillards » ou « vandales », le terme a été repris et anglicisé par les intéressés – résonneront longtemps dans les mémoires, de même que la (presque) rumba de la *Chapulita* de Müge Zeren. S'ils ne sont pas les acteurs principaux de ce mouvement qui a réuni avant tout des étudiants, des ouvriers, des employés, des syndicalistes et des chômeurs, les intellectuels et les écrivains ont

pris la parole, et largement : des jeunes, telles l'écrivaine et journaliste Ece Temelkuran ou la romancière Sema Kaygusuz, mais aussi des hommes de lettres qui en général ne s'expriment pas sur l'actualité, comme Yiğit Bener, l'auteur de « La Révolte de la sauterelle » (*Yiğit Bener, « La Révolte de la sauterelle », Christian Bourgois, Paris, 2011). Ce dernier, dans un superbe texte donné au quotidien *Radikal*, souligne l'émergence d'une « langue tout à fait nouvelle. Une langue qui incarne sa propre culture : langue de l'humour, de l'amour, de la résistance, du partage, de la souffrance, langue de l'intelligence, du courage et de l'insoumission ». Comme d'autres auteurs situés à la jonction de plusieurs mondes, le Belgo-Turc Kenan Görgün, assez représentatif d'une nouvelle approche de la littérature, nourrie de thriller et de fantasy, propose sa vision à chaud, trépidante, pleine d'interrogations, où l'idéologie n'a plus aucune place : *Rebellion Park*, une saison à Istanbul. Une rébellion qui, dans la réalité, a été rejointe, à l'instar d'une fête improvisée, par les groupes les plus minoritaires et les plus excentriques, histoire de réfuter la conception de la nation comme un bloc sunnite, conservateur et réfractaire à tout progrès autre que technique et consumériste. Ainsi, la révélation de la place Taksim aura sans doute été l'émergence des « musulmans anticapitalistes », qui ont publié leur manifeste dans un mensuel culturel d'extrême gauche et prônent un œcuménisme militant en répétant que le capitalisme est l'ennemi de Dieu.

En 2006, dans *Gratte-Ciel*, le romancier Tahsin Yücel s'amusait, sous couvert de politique-fiction, à railler l'urbanisation folle d'Istanbul. Avec ces histoires d'immeubles debout contre le ciel, de maisons menacées par les promoteurs, de vieux copains gauchistes décidés à entrer en résistance contre un système inique, le lecteur s'amusait aussi. Mais l'œuvre était également prémonitoire : le premier ministre, un nommé Mevlüt Doğan (ce qui n'est pas très loin d'Erdoğan), était un chantre dictatorial de la privatisation, flanqué d'un architecte qui ne rêvait que de couper des arbres. Bientôt, une bonne partie de ceux qui avaient été rejetés de la ville la réinvestissaient, en manifestant dans les rues soudain désertes. Dans cette dystopie, l'insatisfaction et l'appât du gain modèlent la société turque de 2073, où la folie immobilière et l'acharnement à broyer les récalcitrants vont de pair, comme dans la réalité de 2013...

Censure

La période de campagne électorale engagée depuis début mai 2017, a en quelque sorte libéré la parole, et pas uniquement celle des hommes de lettres ! Profitant de cette trêve de la période de campagne,

on se lâche... Un grand déballage orchestré par le candidat du CHP, le très charismatique Muammer İnce, de Meral Akşener, fondatrice de l'ultra-conservateur IYI Parti et de Temel Karamollaoğlu du parti islamiste SAADET, qui rivalisent de promesses et de critiques féroces adressées aux dirigeants en place. Sans compter les Kurdes du HDP et leur candidat Selahattin Demirtaş toujours en prison mais autorisé à faire campagne quelques minutes par jour (!) qui se montre par contre plus modéré. Attablé à une table minuscule installée dans la prison, sirotant calmement son thé, Demirtaş s'adresse à son public les yeux dans les yeux, apaisé, persifleur mais efficace ! C'est surréaliste. La Turquie est un pays surréaliste.

Quelle est la situation des journalistes dans ce maëlstrom ? Peu enviable depuis les années 2013-2014, ils se sont vus très affaiblis à la suite de la tentative de putsch de juillet 2016, lorsque que deux sujets sont devenus tabous : la complaisance ou la complicité avec le réseau güleniste (les FETÖ) et le soutien envers les Kurdes. D'autres sujets ont pu être abordés mais la ligne rouge se situe toujours là : dans les deux cas, l'accusation est la même et semble accompagner l'histoire de la république turque depuis 1923, le soupçon de vouloir « dépecer » le pays, de toucher à son intégrité territoriale et ce, au profit de puissances étrangères. Bien entendu, personne n'ignore que les grands médias (télévision et presse) ont été depuis plusieurs années soit rachetés soit placés sous contrôle, que la plupart des journaux d'opposition (*Cumhuriyet*, *Evrensel*, *Özgür Gündem*, etc...) ont fait l'objet de poursuites ou connu des périodes de fermeture tandis que d'innombrables journalistes étaient incarcérés pour des périodes de plusieurs mois, voire quelques années, sans la moindre perspective de procès. C'est le cas des frères Altan (anciens rédacteurs en chef du quotidien *Taraf* ; l'un des deux, Mehmet a été, libéré, le second réincarcéré en novembre 2019), c'est aussi le cas de l'écrivaine Aslı Erdoğan incarcérée d'août à décembre 2016 puis réfugiée en Allemagne depuis septembre 2017. C'est encore le cas du cinéaste et journaliste Can Dündar, réfugié à Berlin... Et en dehors de ces noms emblématiques, se déploie un paysage très sombre, 150 journalistes incarcérés auxquels il faudrait ajouter quelques centaines d'opposants, venus du monde des médias ou de l'université et qui se sont établis en Europe de l'ouest ou dans les Balkans. A portée de voix de la Turquie.

Mais il faut rappeler que ce n'est pas l'été 2016 qui aura constitué le point de départ d'une répression de grande ampleur, largement médiatisée à l'étranger : cela fait plusieurs années - et avec un acharnement brutal à la suite des événements de Gezi Park (Place Taksim) en mai 2013 - que la chape de plomb politique et parfois religieuse s'est abattue sur le pays. Et dans ce *Kulturkampf* qui confirme la main-mise d'une nouvelle classe politique conservatrice appuyée par une partie de l'opinion publique, la frange gagnante qui a profité de l'essor économique et de l'autorité d'un état qui gère les crises de politique extérieure tout comme l'énorme afflux de réfugiés syriens, on voit la Turquie se scinder en deux. Avec, en toile de fond, un pays en guerre (avec certains provinces de l'est, avec la Syrie du nord et la frontière irakienne).

Dans ce paysage tourmenté, la question que l'on pourrait poser est la suivante : les journalistes traditionnels sont-ils la seule conscience du pays ? Certainement pas : prenant le relais juste après Gezi et s'affranchissant de la presse quotidienne et de la plupart des chaînes de télévision qui rabâchent le discours officiel, sont apparus toute une génération de magazines new look où les chroniques acides, les caricatures, les textes d'analyse sociologique ou psychanalytique comme les textes *Underground* ont pu exprimer la montée en puissance d'une société civile consciente de ses valeurs humanistes et modernes. Les Féministes, les Anarchistes turcs, les mécontents, les exclus d'une réussite économique liée au commerce et au BTP mais surtout tous ceux qui ont vu leurs libertés rongées par une mise au pas progressive. *Express*, *Ot*, ou *Bavul* sont du côté de l'Autre Turquie, celle qui pense et s'insurge. Mais surtout de celle qui a la capacité à s'amuser de l'autoritarisme et du paternalisme qui rappellent un très vieil Orient, celui d'un grand-père ottoman qui aurait raté le train de l'histoire. Et si l'on imagine la masse des sympathisants du pouvoir en place flattée par les rodomontades du président, il faut savoir que des sites comme *Diken*, *T 24* ou *K 24* proposent un contre-discours assez intéressant. Sans oublier que plusieurs étapes avaient confirmé le maintien de l'esprit libre mais aussi les pressions exercées : la parution de *Charlie Hebdo* en turc tout comme l'arrestation intempestive du mécène Osman Kavala à l'automne 2017, sans doute le plus scandaleux et le plus violent coup porté à l'intelligentsia de centre-gauche en Turquie, celle qui parlait - entre autres - du cas des Arméniens, du maintien de leur culture, de la mémoire du Génocide dans la Turquie actuelle. Face à un parti puissant qui pratique le populisme et le moralisme factice - et qui recourt à toutes les ficelles électoralistes depuis des mois - , il est important de dire que beaucoup d'intellectuels comme des citoyens se dressent, en Turquie, et de tout ordre : enseignants, plasticiens, musiciens, journalistes ou bloggers qui expriment leur désarroi et leur désaccord. Même des auteurs conservateurs, des membres de la droite traditionnelle ou de jeunes écrivains musulmans ont commencé à grossir ces rangs. Car la culture contemporaine, l'esprit critique et le goût du pluralisme n'ont pas été éradiqués.

